

***Obstare***

Martine Delvaux

---

Volume 46, numéro 4 (266), novembre 2004

Habiter hors de

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Delvaux, M. (2004). *Obstare*. *Liberté*, 46(4), 38–47.

## **Obstare**

**Martine Delvaux**

Elle s'avance. Son visage est noir, masqué, voilé, seul reste son regard, déterminé. Rien ne peut plus l'arrêter, jamais, plus rien.

Son corps, ses pas sont lourds. Elle est clouée au sol comme si des mains la retenaient, quelque chose au fond d'elle, des poches remplies de cailloux et une avancée vers la mer, aux hanches des boulets... Bientôt, ce sera terminé, le mal sera sorti d'elle, elle l'aura quitté. L'autre du monde, ses murs et ses frontières.

Combien faut-il de morts pour habiter un lieu ? Combien faut-il en avoir enterrés ?

ooo

Depuis combien de temps... des habitants de Grozny s'entassent dans des maisons pillées, saccagées, reconstruites à la main, surveillées. Depuis combien d'années... il n'y a plus d'eau courante ni d'électricité. À quand la prochaine rafle, le prochain enlèvement, le prochain viol, le prochain assassinat. À quand la prochaine disparition. À quand le prochain événement dont on ne parlera pas. C'est à l'intérieur d'elles que les femmes le cacheront. Elles ne savent pas ce qui les attend, ou plutôt oui, elles savent mais elles ne savent pas quand.

ooo

Ce n'est plus le foyer, le chez-soi, la vie privée. Ça appartient à l'autre qui traque, qui menace. Ici, les lois de l'hospitalité n'ont plus cours. L'autre n'est pas invité. Il entre et sort, pille et détruit, fait tout comme et quand il veut, dans le noir, la nuit.

Mais coûte que coûte, les morts seront accompagnés, la mort sera nommée et ainsi l'impossible demeure.

Créon n'a pas le droit de me séparer des miens.

ooo

Cent mille morts en dix ans, des milliers de disparus, des centaines de milliers de réfugiés. Rafles, viols, tortures, exécutions sommaires. On doit racheter le corps des morts. Souvent, on ne retrouve pas le corps des assassinés. Les combattants sont enterrés en secret pour échapper au regard de soldats russes qui pourraient se venger sur les familles des « insurgés ». Si j'avais dû laisser sans sépulture un corps que ma mère a mis au monde, je ne m'en serais jamais consolée. On fait le deuil dans l'obscurité, la nuit. On recouvre les morts de poussière. On évite le sacrilège, le non-lieu. On territorialise comme on peut.

ooo

Le Kremlin déracine la Tchétchénie en déracinant la mort, en sabotant le deuil. Une nation survit aussi par ceux qui ont perdu la vie. Le cimetière est un des seuils de la mère patrie. Est-ce que j'appartiens au lieu où je suis enterrée? Une nation, un pays, une famille, une communauté... existent-ils autant par ceux qui sont vivants que par ceux qui sont décédés? Les lieux de mémoire sont aussi des lieux de survie.

L'interdit de sépulture est une mise au ban, une mise hors jeu. Sans lieu, comment ne pas sortir de soi, comment ne pas *s'ex-tasier, s'ex-poser, s'ex-ploser*? La patrie n'existe plus, il n'y a plus de lieu à soi, ne reste que le choix d'habiter l'extérieur, la place de l'autre, en y laissant sa trace, en répandant sur les morts la poussière de corps déchiquetés. Il ne reste que cette mise en jeu quand on est mis hors jeu, hors patrie, hors vie.

Quand on vit au milieu des maux, comment n'aurait-on pas avantage à mourir ?

ooo

Entre Créon : que son corps gise, privé de sépulture, proie des oiseaux et des chiens, objet d'opprobre. Telle est ma décision.

Si tu estimes que je me conduis comme une folle, peut-être n'as-tu rien à m'envier sur l'article de la folie !

Les Tchétchènes sont forcés d'habiter l'extérieur. Ils quittent la ville, portent sur leur corps des grenades comme les cadavres des disparus et les fantômes de futurs nouveau-nés. Le ventre est aussi une tombe.

Le ventre bombé des femmes est une sépulture vivante.

Traces du corps à la surface de la terre, restes humains sur des corps dont on interdit l'enterrement.

Fragments.

ooo

*Exploser* : du latin *explodere*, « chasser en battant des mains », « huer ». Une façon de crier.

ooo

Le 23 octobre 2002, un commando de kamikazes tchétchènes prend le théâtre de la Doubrovka à Moscou. Ils ne veulent qu'une chose : contraindre les Russes à la paix. Qu'on sorte de leur maison. Les kamikazes, rendus inconscients par une infiltration de gaz, seront néanmoins tués à bout portant, le Kremlin éliminant ainsi

toute possibilité de procès dont les témoignages auraient pu être gênants. Tous ceux qui m'entendent oseraient m'approuver si la crainte ne leur fermait la bouche.

Les kamikazes ne voulaient pas mourir ; ils voulaient négocier. Parmi eux, dix-neuf femmes que le Kremlin appelle « veuves noires » ou « chadhiki ». Stratégie. Ces femmes n'avaient rien à perdre, sauf la paix. Nous sommes ici pour mourir, pas pour survivre. Certaines sont mères. Deux d'entre elles portent un enfant. Elles ont déjà trop souffert. Ceux qu'elles aiment sont disparus. Peu importe l'endroit où nous mourrons. On nous tue là-bas, on nous tuera ici.

ooo

Une femme choisit de sertir ses hanches de bombes au lieu de porter un enfant. Ou peut-être qu'elle ne reverra plus l'enfant qui l'attend, ou qu'un enfant se terre dans son ventre qui va mourir avec elle en sol étranger, sur ce territoire de l'autre qui dit qu'elle ne peut plus habiter sinon sans une partie d'elle. Je ne serai plus ni chez les humains ni chez les défunts séparée à la fois des vivants et des morts.

ooo

*Accoucher* : du latin *locus*, « endroit », d'où le verbe *collocare*, « placer », « coucher » et « accoucher ». *Coucher* : « consigner par écrit ». *Accoucher* : « (se) coucher », et depuis le *xvi<sup>e</sup>* siècle, « se coucher pour mettre au monde un enfant ».

Les femmes tchétyènes ne se couchent plus. Morcelées, face contre terre, elles restent debout devant la loi.

ooo

La sentence de Créon est d'emmurer une Antigone vivante dans un caveau. S'il te faut aimer à tout prix, aime les morts. Moi vivant, ce n'est pas une femme qui fera la loi.

ooo

Les femmes-bombes nomment une filiation impossible, avortée. Si les femmes tchéchènes ne doivent pas faire la guerre, si leur rôle est de préserver la lignée, devant la disparition des hommes, elles ne peuvent plus la porter autrement que comme ce qui doit exploser, autour des hanches, un cerceau meurtrier. Elles désobéissent à la loi qui dit aux femmes de ne pas faire la guerre, mais elles désobéissent aussi à la loi de la guerre. Seule demeure celle du désespoir et de l'intégrité.

ooo

Une jeune femme s'allonge sur le seul lit disponible dans l'hôpital de Grozny. Elle déplie son corps tordu de douleur, étend les jambes, cale ses hanches près des étriers. Elle s'apprête à suivre les ordres, elle est appelée. La guerre n'empêchera pas l'enfant de naître. Le lieu sera habité.

ooo

Le geste kamikaze est-il un envers de l'accouchement, comme si on retournait un gant ? L'intérieur est répandu sur le pavé. Ce qu'elle a dans le ventre, du cœur, un enfant... Mais quelque chose aussi comme l'ouverture d'une fleur... Un épanouissement. Une certaine douceur. Pouvais-je m'acquérir plus d'honneur qu'en mettant mon frère au tombeau ?

ooo

Celles qui continuent à donner naissance désobéissent elles aussi : les enfants sont des bombes vivantes.

Elles offrent aux nourrissons des biberons de poupées vides pour leurrer une soif qu'elles ne peuvent pas apaiser. La terreur tarit le lait, tue la montée.

ooo

Je me suis dit que, veuve, je me remarierais et que, si je perdais mon fils, mon second époux me rendrait mère à nouveau, mais un frère, maintenant que mes parents ne sont plus sur la terre, je n'ai plus d'espoir qu'il m'en naisse un autre.

Les femmes kamikazes meurent pour sauver une lignée, pour sauver des frères qui ne peuvent être remplacés. Combien sont-elles, prêtes à mourir pour avoir perdu un frère ? Plus que le père ou le mari, autrement que le fils, le frère signe l'appartenance à la patrie, la coexistence, une commune naissance.

ooo

On appelle « neveux » ceux qui préparent les jeunes femmes avant leur départ pour les montagnes et les camps d'entraînement.

ooo

Des jeunes femmes en noir au visage masqué... Et pourtant, ces regards nous sont adressés. Qui voulez-vous punir ? Vous tous. Tous ceux qui regardent la scène, en silence, leurs mains blanches, comme celles de Créon : l'enfermer dans le caveau et l'y laisser à sa solitude, qu'elle doive mourir, ou qu'elle essaie de vivre emmurée là-dessous. Moi, j'ai les mains pures à l'égard de cette jeune fille : elle ne reverra pas la lumière des vivants.

Les kamikazes sont les derniers témoins d'une scène pour laquelle il n'y en a pas. C'est nous qu'ils regardent derrière leurs masques. On n'a plus peur, on est déjà mortes.

ooo

*Obstare* : du latin *stare, status*, « se tenir devant », « faire obstacle ». D'où *obstetrix*, celle qui se tient devant l'accouchée pour recevoir l'enfant.

Les kamikazes se placent devant. Elles font entrave, se mettent en travers du cours des événements, leurs corps, pour la paix, comme de la chair à canon, des avortons. La mort remplace la vie, mais c'est toujours une mort inaccomplie, cette mort qui *de-meurt*, qui est mise en demeure, cette mort qui n'a pas lieu, car elle n'a pas de lieu. Les morts demeurent sans sépulture comme sans baptême. Enfants des limbes, mères des limbes, mères en lambeaux. Vivre pour quelle raison ?

ooo

Je donnerais ma vie pour mon enfant. Pour que l'enfant ait une vie.

ooo

Où est la vie, en Tchétchénie ?

ooo

Libérées quelques jours après avoir été enlevées par les soldats étrangers, les jeunes femmes ne disent rien de ce qui leur est arrivé. Elles ne racontent pas. Ne reste que la conviction du geste, le calme, la mort déjà arrivée. Des corps perdus, déchiquetés, des mots indicibles, des phrases coupées.

ooo



*Fragment* : du latin *frangere, fractus*, « briser ». Fragment mais aussi fracture, fraction, infraction.

ooo

Habiter hors de.

Exposer.

Exploser.



